

1871

Le temps vient de marquer une heure solennelle ;  
Encore un pas de plus fait vers l'éternité !  
Encore un peu d'espoir que le temps de son aile  
Emporte où tout s'en va, douleur et volupté.

Illusions sans fin, espérances sans nombre,  
Beaux rêves d'avenir dans un cœur de vingt ans,  
Il ne reste souvent rien dans l'âme qu'une ombre,  
Souvenir du bonheur éclos un doux printemps !

Hélas ! faut-il toujours compter sur ta promesse,  
O ! trompeur qui nous viens tous couronné de fleurs ?  
Faut-il que chaque jour qui passe ne nous laisse  
Que tristes souvenirs qui font verser des pleurs ?

Chacun de tes moments sans pitié nous enlève,  
Ce qui nous fut plus cher et nous rattache au jour,  
L'espoir, seconde vie, un sourire, un doux rêve,  
Que votre cœur enfante en un moment d'amour.

Où, chacun de tes jours est semblable à la roue  
Qui tend perfidement ses bras au voyageur,  
Ou bien comme un poignard qui lentement s'enfonce  
Dans une chair brûlante et va fouiller un cœur.

Si parfois un beau jour illuminant la route  
Est venu me ravir un instant au malheur,  
Que de jours malheureux, moments que l'on redoute  
Brisèrent mon espoir, cet aliment du cœur !

Pourtant il me souvient d'une courte allégresse,  
Douce flamme allumée au feu d'un bel œil noir,  
Je me souviens aussi d'un doux nom que sans cesse  
L'amour laisse glisser de mes lèvres le soir.

Je me rappelle aussi le merveilleux sourire  
Qui vif comme l'éclair illumina mes jours,  
Et je fredonne encore un doux chant que ma lyre  
Un soir d'été jetait aux échos d'alentour.

Mais pourquoi rappeler ces heures fortunées  
Où je pendais mon âme aux lèvres de la nuit ?  
Les beaux jours ne sont plus, les roses sont fanées ;  
L'air est partout chargé de tristesse et d'ennui.

Il n'est rien que le temps, ce fier tyran, n'emporte,  
Et son aile use tout hormis le souvenir ;  
A l'an nouveau qui vient demandons ce qu'il porte ;  
Vient-il semer la joie ou de deuil l'avenir ?

Ira-t-il chez le riche enlever l'allégresse  
Ou sous le toit du pauvre apporter le bonheur ?  
Ira-t-il en ami consoler la tristesse  
Ou fera-t-il planer sur l'heureux la douleur ?

Mon Dieu ! Si l'on comptait les pleurs et la souffrance  
Que dans sa course il va semer sur le chemin !  
Si l'on comptait combien vont perdre l'espérance  
Et tomber sans ami pour leur serrer la main !

Pourquoi tant l'applaudir la première journée ?  
On le fête, on lui fait les plus joyeux honneurs ;  
On va le cœur content, la tête couronnée ;  
Le pauvre ce jour-là ne verse pas de pleurs.

Il entre sous son toit un rayon d'espérance...  
Mais demain le malheur l'attend à son réveil ;  
Le rêve est effacé, la misère commence ;  
Que de longs jours sans pain ! que de nuits sans sommeil !

La lutte a commencé, mais le malheur l'emporte,  
L'espoir, ange béni, remonte vers le ciel ;  
L'an fuit toujours rapide, et l'aile qui le porte  
En passant sur nos cœurs y laisse un peu de fiel.

Puis le temps marque encore une heure solennelle.  
Encore un pas de plus fait vers l'éternité !  
Encore un peu d'espoir que le temps de son aile  
Emporte où tout s'en va, douleur et volupté !

M. J. A. POISSON.

Arthabaskaville, 30 décembre 1870.

## L'HOTEL DE NIORRES.

Suite.

« Il fera ce que je lui ai dit, murmura-t-il, en gagnant un long corridor sur lequel s'ouvrait plusieurs appartements. Maintenant il ne s'agit plus que de deux choses : aller bien ostensiblement chez les deux amoureux et demain... »

Saint-Jean n'acheva pas de formuler sa pensée, mais son œil sombre lança un jet de flamme.

En ce moment l'une des portes devant lesquelles il passa s'entr'ouvrit discrètement, et une main fine et potelée se posa sur le chambranle, tandis qu'une tête ravissante apparaissait dans l'entrebaillement de l'huis.

« Saint-Jean, murmura une voix douce.

— Mademoiselle Blanche ! » dit le valet en s'arrêtant subitement.

Et sa physionomie reprit son apparence placide et bienveillante.

« Mon bon Saint Jean, » continua la jeune fille d'une voix câline.

Et sa main droite s'avancant fit voir deux petits billets que tenaient ses doigts mignons et effilés. Probablement le valet comprit cette pantomime, sans qu'il fût besoin d'une phrase explicative, car il saisit les deux lettres, les glissa dans sa poche, et baissant la voix :

« Dans une heure, dit-il, le marquis et le vicomte les auront entre les mains. »

La porte se referma, et un remerciement plein de charme arriva jusqu'aux oreilles du domestique.

Saint-Jean atteignit l'escalier, et, bien que cette partie de l'hôtel fût plongée dans une obscurité profonde, il descendit rapidement les degrés. Parcourant le rez-de-chaussée de la demeure du conseiller en homme depuis longtemps au courant des êtres de la maison, il gagna les cuisines.

Elles étaient désertes ; tout le domestique de l'hôtel était couché. Saint-Jean prit un briquet, fit du feu et alluma une lanterne sourde qu'il prit sur une planche.

A la lueur de cette lanterne, il examina les deux lettres que venait de lui confier Blanche. Sans perdre un instant, il prit un canif dans sa poche et en fit chauffer la lame à la flamme de la bougie.

Alors, avec une dextérité attestant une pratique suivie, il découpa successivement et très-nettement les deux cachets de cire noire qui refermaient les deux billets.

Cela fait, il déplaça les papiers et prit connaissance des épîtres. Durant cette double lecture son visage s'illumina d'une joie farouche.

« Demain soir, dit-il ; très-bien ! Décidément M. le comte est un grand homme, ajouta-t-il en souriant d'un air railleur. Il a la présidence de l'avenir ! Les correspondances de la Guimard et de la Duthée feront les restes... »

Saint-Jean remit les deux lettres sous enveloppe, et, toujours à l'aide de la lame de son canif, il fit disparaître toute trace d'effraction. Les cachets semblaient être demeurés intacts.

« Maintenant, ajouta-t-il, il ne s'agit que de porter ces billets à leur adresse, et de me faire suivre par l'un des espions de M. Lenoir ; puis ensuite à l'Enfer ! »

Et Saint-Jean, quittant les cuisines et traversant lestement la cour, ouvrit la petite porte qu'il entre-bâilla avec précaution et se glissa dans la rue du Chaume, marchant rapidement vers la rue du Grand-Chantier.

En atteignant l'angle formé par la rencontre de ces deux voies de communication, le valet se retourna à demi et lança un rapide coup-d'œil derrière lui. Il eut le temps de remarquer une ombre se détachant du mur de l'hôtel *Soubise* et se glissant à sa suite.

« Bon ! murmura-t-il, Fouquier peut me suivre à son aise, du diable si je l'en empêche ! »

Et il continua sa marche rapide en se dirigeant vers le Temple. Mais ce que le valet n'avait pu remarquer, c'est qu'au moment où il s'engageait dans la rue du Grand-Chantier, au moment où l'ombre qu'il semblait guetter quittait le mur de l'hôtel *Soubise* pour s'élaner à sa poursuite, une autre ombre apparaissait subitement au-dessus du mur du jardin de l'hôtel de *Niorres*, et s'élançait d'un bond dans la rue par une manœuvre semblable à celle que nous avons déjà vu pratiquer une fois durant cette soirée et au même endroit.

Saint-Jean n'avait rien entendu ; mais la première ombre qui était encore dans la rue du Chaume se retourna brusquement au bruit léger causé par la chute de la seconde.

« Qu'il va là ? » dit à voix basse l'espion, qui paraissait vouloir s'attacher aux traces du valet et qui craignait sans doute d'être assailli par un compagnon de celui-ci.

La seconde ombre ne prononça pas une parole ; mais elle leva dans l'air un poing formidable, lequel s'abattit soudain sur le visage de l'espion qui, étourdi du coup, alla rouler dans le ruisseau sans proférer un cri.

L'assaillant, sans se préoccuper de sa victime, s'élança à son tour vers la rue du Grand-Chantier, qu'il atteignit assez à temps pour apercevoir St. Jean à une courte distance en avant.

Il s'avancait sans faire aucun bruit ; ses pieds étaient nus, et il paraissait avoir une parfaite habitude de cette manière de marcher particulière aux habitants de quelques campagnes et à presque tous les matelots.

Saint-Jean continuait sa route, se sachant suivi, mais ignorant que l'espion n'était plus le même que celui qu'il croyait avoir à ses trousses.

## XI.—L'Enfer.

A l'heure où nous pénétrons dans l'Enfer, c'est-à-dire au moment où minuit allait sonner, les salons étaient remplis d'une foule tumultueuse sacrifiant au démon du lieu. Les deux salles du *biribi* surtout étaient encombrées à ne pouvoir y pénétrer qu'après les plus grands efforts.

Plusieurs des personnages que nous avons déjà présentés au lecteur s'étaient, on se le rappelle, donné rendez-vous dans cet antre de perdition.

Il était alors minuit moins quelques minutes, le jardin était à peu près désert et les arcades peu fréquentées, si ce n'est aux portes des maisons de jeux. Deux hommes traversant le jardin en ligne droite, gagnèrent rapidement l'entrée de l'Enfer et gravirent l'escalier conduisant aux salons situés au second étage.

« Je vous ai promis de vous faire voir ce qu'il y a de curieux à Paris, dit le plus âgé des deux hommes en s'arrêtant sur le palier. Ouvrez les yeux et les oreilles, mon cher Saint-Just, vous allez contempler un singulier spectacle. Entons ! »

Les deux hommes pénétrèrent dans le sanctuaire, mais le second s'arrêta soudain.

« Peste ! fit-il en portant précipitamment un flacon à ses narines, où diable sommes-nous, monsieur Danton ? »

— Dans l'Enfer !

— Et vous dites que nous trouverons là quelques-uns de vos amis ?

— Sans doute. Ne vous effrayez pas de la livrée du lieu, elle est de mode ! »

Et comme Saint-Just ouvrait de grands yeux en regardant Danton et que sa physionomie exprimait un étonnement manifeste, l'avocat se mit à rire et fit signe à un jeune homme qu'il venait d'apercevoir dans la foule, de venir vers lui.

Ce jeune homme, âgé d'environ trente ans et doué d'un extérieur assez agréable, avait dans ses allures, dans ses manières, un mélange de distinction et de laisser aller d'élégance et de négligence qui sentait le mauvais sujet de médiocre compagnie.

Son costume débraillé, mais recherché cependant dans sa coupe et dans son étoffe, avait quelque chose dénotant les habitudes militaires de celui qui le portait.

Sur le signe de Danton, le jeune homme s'avança le poing sur la hanche, le nez au vent et fredonnant à mi-voix ce couplet alors dans toute sa vogue :

Le Louvois suivant les leçons,  
Je fais des chansons et des dettes ;  
Les premières sont sans façons  
Et les secondes sont bien faites.  
C'est pour échapper à Fenaut  
Qu'un homme prudent se dérange ;  
Quel bien est solide aujourd'hui ?  
Le plus sûr est celui qu'on mange.

« Bravo ! dit Danton. Voilà un véritable échantillon de la morale de l'époque. »

Puis se tournant vers Saint-Just :

« M. Barras, ajouta-t-il, capitaine au régiment de Pondichéry et qui a servi sur l'escadre de M. de Suffren. Mon cher Barras, dites donc à M. Saint-Just que la compagnie n'est pas ici aussi mauvaise qu'elle en a l'air. »

— Ah ! fit Barras en riant aux éclats, votre jeune ami vient dans l'Enfer pour la première fois sans doute. Merde ! il

faut lui faire faire connaissance avec les princes des démons. Justement la nuit promet d'être charmante. On s'est déjà battu deux fois. Et tenez ! regardez ! voyez-vous ce gaillard qui passe là-bas et qui quitte cette table de *creps* pour aller s'installer à celle du *biribi* ? C'est un capucin déguisé, c'est Chabot qui, il y a six mois, édifiait Rodez par ses vertus. »

Et Barras se mit à rire de plus bel.

« Plus loin, reprit-il, j'aperçois Tallien, le clerc de notaire, un garçon qui arrivera. Il est avec Augereau, le maître d'armes, et un petit diable blanc et rose qui promet de devenir un héros du lieu. Augereau prétend que c'est un abbé qu'il est en train de défrayer. Il joue, il crie, il jure avec un entrain superbe. Mais entrez donc, messieurs, continua Barras en engageant du geste Saint-Just et Danton à passer devant lui. Venez dans la seconde salle du *biribi*. C'est là où l'assemblée est la plus nombreuse et la plus choisie. Et tout à l'heure, vous verrez, quel fracas ! On attend Bamboulà !

— Bamboulà ! répéta Saint-Just avec étonnement. Quel singulier nom.

— Est-ce donc un nègre qui le porte ? demanda Danton.

— Non ! répondit Barras. C'est un blanc, l'adversaire le plus heureux et le plus acharné de la banque. Il Pa déjà fait sauter deux fois depuis trois jours. »

En ce moment un tumulte effroyable éclata dans le salon dont parlait Barras quelques instants auparavant. C'étaient des cris, des hurlements, des jurons sonores, un bruit enfin à justifier le titre que portait le lieu dans lequel il retentissait.

« Allons voir ! » s'écria Barras, en entraînant Danton et Saint-Just.

## XII.—Les salles de jeu.

Le salon du *biribi*, dans lequel s'efforçaient de pénétrer Barras et ses deux compagnons, était plein à regorger d'une foule bruyante, animée, fiévreuse.

En ce moment surtout le tumulte était à son comble : une formidable querelle venait d'éclater subitement à la table de jeu, et le héros de cette scène orageuse n'était autre que le compagnon d'Augereau que venait de désigner Barras, le petit abbé irascible du carrabas de Versailles, qui, ayant mis de côté le costume ecclésiastique, était vêtu en jeune bourgeois de l'époque.

On se rappelle qu'au dîner qui avait eu lieu à Versailles, chez la mère Lefebvre, Joachim, vivement surexcité par le maître d'armes, avait manifesté nettement le désir de jeter le froc aux orties.

Lors de l'arrivée à Paris du carrabas, Joachim, toujours entraîné par Augereau, avait été conduit au Palais-Royal en compagnie de Michel et de Tallien. Ces messieurs, après quelques tours de promenade dans le jardin, s'étaient mis à courir les cafés.

Tout ce que voyait Joachim étant nouveau pour lui, récemment débarqué dans la capitale, l'émerveillait, l'éblouissait.

Chaque station dans un établissement différent étant forcément accompagnée d'une consommation nouvelle, les trois jeunes têtes et celle même plus solide du professeur d'escrime n'avaient pas tardé à subir l'influence des libations répétées, et, sans atteindre les limites de l'ivresse, les quatre compagnons en étaient arrivés à ce sentiment de contentement intérieur qui fait que l'esprit ne connaît plus d'obstacles.

« Allons jouer ! avait dit Tallien.

— Allons jouer ! avait répété Joachim sans se rendre compte de ce qu'il allait faire.

— Mais, fit observer Michel, nous ne pouvons emmener à l'Enfer un jeune homme vêtu en abbé.

— Bah ! dit Augereau avec insouciance.

— Non, reprit Michel, il faut qu'il change de costume. »

Et Joachim adoptant cet avis, on était entré chez un fripier voisin.

Joachim avait quitté gaiement ses vêtements sévères, et, un échange ayant été conclu avec le marchand, il avait endossé des habits de nuance vives qui lui seyaient à merveille.

« L'enfant ira loin ! avait dit Augereau en admirant la bonne mine de son jeune ami.

— Maintenant, à l'Enfer ! » s'était écrié Tallien.

Et la troupe joyeuse était partie, bras dessus, bras dessous, fredonnant les chansons les plus en vogue.

Il était onze heures et demie environ quand ils avaient atteint l'entrée du célèbre établissement. Sur le seuil, ils rencontrèrent Jean et Nicolas.

Le garçon teinturier, après avoir été à l'hôtel d'Horbigny avec le jeune soldat, était revenu chez son patron, puis tous deux, ayant pris congé de Brune, s'étaient rendus au Palais Royal, et comme l'Enfer exerçait sur toute la jeunesse bourgeoise de l'époque un attrait invincible, Jean et Nicolas avaient voulu probablement, avant de rentrer définitivement au logis, venir assister à quelque fiévreuse partie de *biribi* ou de *creps*.

Les voyageurs du carrabas se reconnurent au premier coup-d'œil, et Nicolas ayant été solennellement présenté par son compagnon, tous avaient franchi le seuil du salon renommé.

Parlant haut, criant, gesticulant, les jeunes fous s'étaient frayé un passage au milieu de la foule et avaient fini par atteindre, en dépit de l'encombrement, la grande salle du *biribi*.

Le jeu était alors à l'apogée de son ardeur. Pontes et spectateurs se pressaient à s'étouffer autour du tapis.

Au moment où les nouveaux arrivants prenaient rang parmi les curieux relégués sur le troisième plan, un joueur se retourna et quitta sa place près de la table.

Ce mouvement le mit en présence d'Augereau et de Tallien.

« Tiens ! dit le maître d'armes, notre cocher du carrabas ! Eh bien ! mon brave, la chance a-t-elle été bonne ? »

— Mauvaise, répondit Fouquier, car c'était lui effectivement. J'ai perdu.

— Eh ! ajouta Augereau, qu'est-ce qu'il vous est donc arrivé ? Vous avez le visage détérioré complètement. »

Fouquier devint blême de pâle qu'il était, et un horrible sourire grimaça sur ses lèvres.

« Je me suis laissé tomber de mon siège, » dit-il.

Effectivement, le cocher portait sur le haut du visage les traces d'un coup violemment appliqué ; la joue gauche était tuméfiée et le sourcil fendu au-dessus de l'œil.

« Hum ! fit Augereau en riant, voilà une chute qui ressemble furieusement à un coup de poing donné de main de maître.

— Vous vous trompez, dit le cocher, et il se glissa dans la foule.

— Vilaine face de chat-tigre ! murmura Augereau en se retournant pour le suivre des yeux.

Fouquier avait gagné la salle de *creps*.

Là encore la foule était nombreuse et les joueurs avides et empressés.

(A continuer.)